

LE LOUVRE

AU SECRET

Brest, 1870 : des chefs-d'œuvre à
l'arsenal

Patrick Gourlay

Préface de Jean-Yves Besselièvre

LOCUS
SOLUS

À BREST, DES HOMMES DU LOUVRE

Une semaine de folie.

Dans la soirée du dimanche 4 septembre 1870, deux envoyés du Louvre assistent dans les rues de Brest aux scènes de liesse provoquées par la proclamation de la République. Ce spectacle des « hurlements de la populace³ » marque ces notables du Second Empire qui comprennent alors la chute de Napoléon III à travers cette « clameur sinistre⁴ ». Dans cette ville, qui leur est encore inconnue, le vicomte Pierre-Paul Both de Tauzia, et le marquis Philippe de Chennevières sont témoins de l'agitation qui s'empare des rues. Passent-ils devant le Café du Commerce qui est un des centres de cette fièvre républicaine ? On y serre les mains, on s'y embrasse, on y crie « Vive la République » ! ; on y chante *La Marseillaise* et le *chant du départ*⁵. Dehors, des groupes joyeusement républicains fraternisent ; drapeau tricolore en tête. Peut-être croisent-ils les deux parisiens venus à Brest remplir une mission secrète confiée par les maîtres de l'ancien monde : l'Impératrice Eugénie, le ministre des Beaux-Arts le maréchal Vaillant, et le surintendant des Musées impériaux, le tout puissant comte de Nieuwerkerke.

Cela avait été une folle semaine. Tout a débuté le lundi 29 août 1870. L'impératrice Eugénie, qui assure la régence, depuis que l'empereur dirige les armées dans l'Est du pays, convoque de toute

urgence, aux Tuileries, une réunion au sommet. Le siège de Strasbourg par les armées prussiennes a entraîné, du 23 au 28 août, de terribles destructions. Les bombes incendiaires ont fait des dégâts considérables : le feu a détruit la bibliothèque municipale, le théâtre, le toit de la cathédrale, et le musée des Beaux-Arts. C'est un immense choc. Et la peur que cela puisse arriver au Louvre est dans toutes les têtes. À cela pourrait s'ajouter une seconde menace : en cas de défaite française, les Prussiens pourraient opérer des saisies d'œuvres en réponse à celles menées durant la Révolution et le Premier empire.

Dès lors, le lundi, une décision inédite est prise lors d'un conseil des ministres dirigé par Eugénie : les œuvres les plus précieuses du Louvre doivent être mises à l'abri de tout danger au plus vite. Le lendemain, le ministre des Beaux-Arts, le maréchal Vaillant, donne l'ordre au surintendant des Musées impériaux, le comte de Nieuwerkerke, de tout organiser. Vaillant est l'influent ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts (1860-1870). Celui qui fut aussi ministre de la Guerre (1854-1859) est le fidèle et dévoué serviteur du régime et de Napoléon III dont il a toute la confiance. De son côté, Nieuwerkerke qui « fait presque office de ministre de la Culture⁶ », décide de confier cette mission à Pierre-Paul Both de Tauzia qui devra accompagner les œuvres et veiller sur elles le temps qu'il faudra. Le surintendant des Musées impériaux adresse l'ordre d'envoi⁷ au directeur de la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, le 31 août, afin d'acheminer à la gare de Brest, treize caisses (2 746 kg) d'une valeur de cent mille francs, en train à grande vitesse. Le train exceptionnel quitte Paris Montparnasse pour Brest le 31 août et emporte les tableaux du Salon Carré.

Alors, lorsque Tauzia adresse un télégramme à Nieuwerkerke pour lui dire que le convoi est bien arrivé, c'est le soulagement à Paris. L'envoyé du Louvre rencontre dans la journée le vice-amiral

3. Philippe de Chennevières, *L'Artiste. Revue de Paris. Histoire de l'art contemporain*, « Le vicomte Both de Tauzia », novembre 1888, tome 2, pages 321-341.

4. Philippe Rémond, « Une amitié discrète : Philippe de Chennevières et les Goncourt », *Les cahiers Edmond et Jules de Goncourt* n° 8, 2001, pages 168-183.

5. *L'Éclair du Finistère*, 5 septembre 1870.

6. Gérard Unger, *Histoire du Second Empire*, Paris, Perrin, 2018, page 306.

7. Archives nationales, 2014 4790 / 108, ordre d'expédition de treize caisses de Paris à Brest, 31 août 1870.

Reynaud, préfet maritime en poste de novembre 1868 à juin 1871. L'objectif est de choisir un endroit sécurisé et adapté pour abriter les chefs-d'œuvre du Louvre. Ce sera au cœur de l'arsenal. Tauzia peut ainsi envoyer, le 2 septembre, un nouveau télégramme dressant un bilan de situation : « Caisses entrées dans l'arsenal. Local excellent sous tous rapports donné par l'amiral⁸ ». Désormais, le chargement du premier convoi est en sécurité, protégé par la Marine nationale.

L'homme fort des Musées impériaux a la plus grande confiance en Tauzia⁹. À 47 ans, il est attaché aux dessins du Louvre depuis 1861. Entré en 1855 comme attaché pour les travaux en vue de l'exposition universelle, il fut ensuite chargé du placement des sculptures pour l'exposition des Beaux-Arts de 1857. Il entre définitivement au Louvre en 1858 et apprend son métier auprès du conservateur Frédéric Reiset (1815-1891) : cet apprentissage « intime, familial, devait plus tard en faire le seul digne de succéder à son maître¹⁰ ». Proche de Reiset, il est aussi l'homme de Nieuwerkerke qui lui a confié plusieurs voyages d'étude en Italie, en Allemagne, et en Espagne. Il a ainsi une bonne connaissance des collections des musées européens. C'est lui qui se voit confier l'acquisition, pour le musée français, de six fresques de Bernardino Luini à Milan. Il faut dire que Tauzia est un passionné d'art italien, que ce soit la peinture, le dessin, et les miniatures des XIV^e et XV^e siècles. Il est proche de plusieurs conservateurs qui seront du voyage brestois.

16

Le Second Empire : la « Belle époque » pour Brest.

Le vicomte Both de Tauzia vient accomplir sa mission dans cette ville militaire, véritable forteresse. La Marine fait vivre Brest, et l'autorité militaire domine la cité : préfet maritime, amiraux, officiers, forment

8. Archives nationales, 2014 4790 / 108, télégrammes envoyés par Tauzia, depuis Brest, le 2 septembre 1870 au Surintendant des Beaux-Arts, le comte Nieuwerkerke.

9. Jacopo Ranzani, « Pierre-Paul Both de Tauzia et la fortune des primitifs italiens en France au XIX^e siècle », mémoire de master 2, Université de la Sorbonne-Paris IV, 2012-2013.

10. Philippe de Chennevières, « Le vicomte Both de Tauzia », *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*, Paris, Arthéna, 1889, page 39.

son aristocratie ; quant à la bourgeoisie, elle y est rare faute d'industrie civile ; peu nombreuse aussi, la classe moyenne qui n'est pas liée à l'État. Brest est militaire. Et le cœur de sa population travaille à l'arsenal et possède un tempérament d'opposition à l'autorité militaire qui fait d'elle « Brest la rouge » : « Brest est une ville socialement explosive¹¹ » où s'est développée une forme d'antimilitarisme nourri d'un sentiment d'infériorité vis-à-vis de ceux qui commandent et parfois de haine contre ceux qui portent les galons.

La cité du Ponant est née de la Penfeld. Le port de guerre est doté d'un arsenal moderne, et la ville est enfermée derrière les remparts de Vauban et les fossés. Les spécialistes l'écrivent : Brest est « le site majeur de l'Atlantique. Il cumule les fonctions de construction et d'armement. C'est le port d'attache de la flotte du Ponant¹². » Napoléon III est attentif à la Marine. Il veut des navires de guerre modernes, capables de s'opposer aux britanniques, et indispensables à la politique extérieure de l'empire, ainsi qu'à la conquête coloniale.

L'activité brestoïse est ainsi étroitement liée à la politique impériale et à la Marine. Sous Napoléon III, Marie-Thérèse Cloître écrit que Brest connaît sa « Belle époque » : l'arsenal emploie un nombre d'ouvriers jamais atteint : de 5 361, en 1853, on passe à 8 000 en 1855. L'Escadre de l'Océan y est stationnée en 1853, l'activité des ports et arsenaux fluctue au gré des crises comme la guerre de Crimée (1854) ou l'expédition du Mexique (1862). Brest est alors la grande base maritime de l'Atlantique.

17

Entre 1853 et 1870, sept vaisseaux et neuf frégates sont construits tandis que six navires sont transformés en bateaux à vapeur. Les nouvelles techniques de la construction navale amènent une mutation industrielle et humaine : de nouveaux métiers apparaissent

11. Christian Bougeard, Gilbert Gramoullé, Maurice Lucas, Jean-Jacques Urvoas, *Les socialistes dans le Finistère (1905-2005)*, Rennes, éditions Apogée, page 17.

12. Gérard Le Bouëdec, « Les mutations techniques des arsenaux bretons au 19^e siècle », pages 95-106 dans *La vie industrielle en Bretagne, une mémoire à conserver*, dirigé par Claude Geslin, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.

comme mécaniciens, chauffeurs, tôliers, chaudronniers. Modernisation est le maître mot : passage des navires à la vapeur, amélioration de l'artillerie navale protégée par des tourelles. En 1869, il y a environ 7 000 ouvriers à l'arsenal.

Dans les années du Second Empire, le port, lui-même, connaît d'importants travaux de transformation, les corderies sont désormais équipées de machines à vapeur, la scierie est mécanisée, les formes de radoub agrandies. Le plateau des Capucins accueille les ateliers de mécanique, de la grosse chaudronnerie, dotée d'une grue à vapeur. Le port de Brest vit une grande mutation : agrandissement des bassins, des cales de construction, ateliers de fabrication de machines à vapeur. Et cette activité militaire va au-delà de Brest : les poudreries de Pont-de-Buis et du Relecq-Kerhuon existent par cette présence maritime.

Cette modernisation n'est pas que militaire. La ville s'ouvre avec l'arrivée du chemin de fer en 1865. Il fallait, jusque-là, deux jours et demi en diligence ; désormais le temps de trajet Brest-Paris est de 16 heures. Les militaires avaient longtemps été réticents vis-à-vis du train en argumentant que la ville devait se suffire à elle-même et qu'il était hors de question de détruire les fortifications ; la gare n'est donc pas intra-muros. Mais la nécessité d'un transport stratégique rapide a joué. Et finalement, la Marine obtient la création d'un embranchement militaire afin de relier le réseau ferré à l'intérieur de l'arsenal, jusqu'au quai Tourville.

Turbulente, certes. Fatiguée du Second Empire aussi. Avec 8 376 « Non » pour 4 249 « Oui » dans les trois cantons brestois, le résultat au plébiscite le 8 mai 1870, montre, comme le souligne Marie-Thérèse Cloître : « Le passage de la majorité des électeurs brestois à l'opposition alors que le Finistère, reste fidèle au régime¹³ ». Chacun a pourtant en mémoire le triomphe fait par la ville au couple impérial, douze ans plus tôt. Les Brestoïens attendaient beaucoup de cette visite pour moderniser la ville grâce à une politique de grands travaux tels

que le pont reliant « Brest même » à Recouvrance, l'aménagement du port de commerce, l'achèvement de la voie ferrée Paris-Brest, la modernisation de l'arsenal, et la construction de navires de guerre. La fête impériale fut brestoïse durant le séjour de Napoléon III et d'Eugénie (9 au 12 août 1858). Cet événement est resté bien ancré dans les mémoires et dans l'histoire de la ville.



Port de Brest à Recouvrance.

Tauzia arrive aussi dans une ville qui possède enfin un port de commerce. La Marine qui avait dit toute son opposition à ce projet l'accepte en 1852. C'est le port de commerce de Porstrein, rive Est de l'embouchure de la Penfeld, au pied du cours d'Ajot. En 1858, l'empereur a inauguré les bassins lors de sa venue. Le port est d'ailleurs baptisé « port-Napoléon ». En 1865, les bateaux de commerce qui avaient une activité sur la Penfeld, le long des quais Jean-Bart et Tourville, mouillent maintenant dans le nouveau port : ils laissent ainsi 700 mètres de quais supplémentaires à la Marine. Désormais, elle possède un arsenal et un port de guerre d'un seul tenant. Mais le développement du port de commerce stagne et la ligne

13. Marie-Thérèse Cloître, (dir), *Histoire de Brest, Brest*, éditions du Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2000, page 178.

transatlantique, Brest-New York, malgré l'utilisation du plus grand paquebot du monde, le *Great Eastern*, s'avère être un échec.

Les envoyés du Louvre, hommes du Second Empire, sont dans une ville où l'on peut retrouver l'ombre impériale. Jérôme Bonaparte, oncle de Napoléon III et plus jeune frère de Napoléon 1^{er}, est venu en 1852 visiter l'arsenal et le château, puis la ville, dans le cadre de la future restauration de l'empire. Celui qui est aussi contre-amiral se fit alors le relai des désirs brestoïses en particulier celui d'un pont sur la *Penfeld*. Les Brestoïses avaient voulu marquer leur soutien à la proclamation de l'Empire du 2 décembre 1852 en envoyant une délégation municipale à Paris. Et Napoléon III reçoit les Brestoïses dès le 17 décembre. Cela fait de Brest, « la première ville de France dont les élus effectuent cette démarche¹⁴ ». Il leur promet de venir en voyage officiel : ce sera donc en août 1858. Et cette visite laisse une marque profonde dans la mémoire collective bretonne. Les souverains, accompagnés du prince impérial, viennent au contact des populations et l'empereur promet de moderniser les équipements de la ville. Il est du 9 au 12 août 1858 à Brest ; jours durant lesquels il visite l'arsenal et le port de guerre, navigue dans la rade, inaugure les bassins du port de commerce, et inspecte le chantier du pont tournant. Les réjouissances rythment le séjour du couple impérial dans une ville pavoisée, décorée, et enthousiaste.

Il faut attendre le 18 juillet 1867, pour revoir dans la cité du Ponant, l'impératrice Eugénie venue visiter l'asile « sainte Eugénie », les hôpitaux, les établissements de charité et la chapelle de l'hôpital maritime. Le prince héritier, âgé de douze ans, vient à son tour à Brest, le 17 avril 1868, à bord du yacht impérial *La Reine Hortense* escorté par l'escadre du Nord. Il est reçu par le préfet maritime et monte à bord du *Borda*, le navire école et à bord de *l'Inflexible*, le vaisseau-école des Mousses avant de participer à un banquet avec des apprentis de l'arsenal et de voir les pupilles de la Marine.

14. Arlette Roudaut, *Album du voyage de Napoléon III à Brest. L'essor d'une ville, 1852-1870*, Morlaix, éditions Skol Vreizh, 2019, page 12.

Le rôle de Brest dans la guerre de 1870.

Avec le déclenchement du conflit, le port de guerre connaît une forte animation en juillet 1870. Brest est la porte d'entrée d'armements venus d'Amérique¹⁵ et le préfet maritime reçoit la mission, à partir du 7 août, de « faire tous les efforts pour sauver Paris [...] et de préparer le départ [...] des équipages de la flotte, organisés en bataillons de marche¹⁶. » Même si l'escadre de Brest chasse les navires allemands chargés de ravitaillement, les opérations maritimes ne jouent pas un rôle décisif dans cette guerre. La Marine fut ainsi mise au service de l'armée. À Brest, on sert l'effort de guerre et l'arsenal fabrique en grande quantité essentiellement du matériel d'artillerie : « canons, projectiles, munitions, armes, sacs, tentes¹⁷ », sont ainsi produits par les ouvriers qui travaillent jusqu'à 22 heures le soir ainsi que le dimanche. De juillet 1870 à janvier 1871, l'arsenal passe de 7 267 hommes à 9 874.

La proclamation de la République entraîne un sursaut patriotique qui dépasse les frontières : des volontaires étrangers s'engagent pour soutenir le nouveau régime et combattre les Prussiens. Et c'est à Brest qu'accoste, le 1^{er} octobre 1870, le steamer *Lafayette*, venu des États-Unis, chargé d'armes, de munitions et de 180 volontaires américains. L'arrivée de ces hommes ne plaît pas du côté de la préfecture maritime : à peine débarqués dans la cité du Ponant, ils sont repérés comme participants aux réunions menées par Constant Le Doré, le fondateur de la section brestoïse de l'Internationale. Le rédacteur en chef de *L'Électeur du Finistère* qui, ayant assisté à cette réunion, n'a pas de mots assez durs pour condamner les paroles et les actes de ceux qui voulurent mettre en place une Commune à Brest. Mais il

15. Marie-Thérèse Cloître explique que les paquebots transatlantiques débarquent à Brest, durant le conflit, 609 531 mousquets, 95 530 fusils, 41 750 carabines, 35 860 pistolets, 21 760 révolvers, 116 982 954 cartouches, 10 800 sabres, 10 925 baïonnettes, 91 batteries de campagne, 13 551 caisses de munitions d'artillerie, 4 775 harnachements de chevaux, 20 648 havresacs.

16. Marie-Thérèse Cloître, *Brest et la mer, 1848-1874*, Brest, 1992, éditions du CRBC, page 278.

17. *Idem*, page 277.

Cacher les richesses de la France

Évacuer les trésors du Louvre : une décision historique.

Le conseil des ministres du 29 août 1870, tenu en toute urgence, avait donc une dimension dramatique. Pour la première fois dans l'histoire, le gouvernement allait décider de lancer une opération de mise à l'abri des œuvres les plus précieuses du patrimoine national. Le choix avait été le suivant : sortir de Paris ces tableaux ou les laisser sur place, protégés dans les caves du Louvre. L'ordre du maréchal Vaillant est clairement formulé dans une lettre datée du 30 août 1870. Il l'adresse au surintendant des Beaux-Arts avec une mention « absolument confidentiel²⁰ » éloquente : « Monsieur le Surintendant, il a été décidé que l'on retirerait des musées impériaux, pour les mettre en lieu sûr, les tableaux les plus précieux. Je vous ai désigné le lieu de dépôt. Faites toute la diligence possible pour que l'ordre que j'ai l'honneur de vous donner reçoive une large exécution²¹ ».

Le lieu de dépôt des œuvres n'est pas nommé. Le secret est de mise. Choisir Brest est stratégique. Il s'agit de mettre de la distance géographique avec le danger prussien. Le maréchal Vaillant, qui fut ministre de la Guerre (1854-1859) et qui accompagna, à ce titre, Napoléon III à Brest lors du grand voyage d'août 1858, connaît les capacités de la cité du Ponant et sait pouvoir compter sur la Marine. La description de Michelet (1833) d'une cité maritime puissante, et éloignée du front de l'Est, résonne sans doute chez les dirigeants très inquiets :

« À l'autre bout, c'est Brest, le grand port militaire, la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV ; fort, arsenal et bagne, canons et vaisseaux, armées et munitions, la force de la France entassée au bout de la France²² ». En confiant aux marins la protection de ce patrimoine, le maréchal Vaillant s'assure de bonnes conditions de sécurité au sein de l'arsenal de ce grand port de guerre. Et c'est aussi une manière d'anticiper la suite : il y aura toujours, selon les circonstances, la possibilité d'évacuer en urgence les collections par la voie maritime ; la frégate *l'Hermione* est assignée à cette mission²³.

Tout le monde s'active. Le préfet maritime demande au ministre de la Marine d'assurer le maximum de discrétion à cette opération : « Ce qu'il y a de mieux à faire c'est de n'agir trop en cachette. [...] On débarquera les wagons de suite dans un chaland, ils seront hébergés sur *l'Hermione*. Cela ne passera pas par les magasins. Il faudrait que les caisses portassent en grosses lettres *Envoi au Gabon*²⁴. » Il apparaît donc que l'idée de départ était de placer les œuvres, dès leur arrivée, sur la frégate *l'Hermione* et non dans les bâtiments de l'arsenal, comme le vice-amiral Reynaud le propose finalement à Tausia.

Le choix des œuvres les plus précieuses.

Les conservateurs choisissent d'évacuer en priorité les œuvres accrochées dans le Grand salon, la Galerie des sept mètres, les deux premières travées de la Grande galerie, la Galerie flamande, la Galerie française, la Galerie La Caze, ainsi que le cabinet des dessins²⁵. Les toiles du Grand salon et de la Grande Galerie sont évacuées parmi

22. Jules Michelet, *Tableau de la France, géographie physique, politique et morale*, Paris, éditions Lacroix, 1875, page 7. Réédition de l'édition de 1833.

23. Michèle Battesti, *La Marine de Napoléon III*, éditions du Service Historique de la Défense, 1997.

24. Archives Nationales, 2014 4790/108, lettre du préfet maritime de Brest au ministre de la Marine, 2 septembre 1870.

25. Archives Nationales, 2015 0044/27, évacuation des œuvres à Brest. Documents devenus incommunicables du fait de leur vétusté. Ces éléments proviennent des travaux d'Arnaud Bertinet, *Évacuer le musée, entre sauvegarde du patrimoine et histoire du goût, 1870-1940*, page 11. Dans *Modèles et modalités de la transmission culturelle*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015.

20. Archives Nationales, 2014 4790/108, lettre du maréchal Vaillant au surintendant des Beaux-Arts, Nieuwerkerke, le 30 août 1870.

21. *Idem*.

les premières « soulignant la prédominance, dans l'esprit et le goût des conservateurs, de la peinture italienne²⁶ ». Ceux de la Galerie flamande quittent Paris les 1^{er}, 2, et 3 septembre. Les premières œuvres de la Galerie française quittent Paris le 3 septembre. Le convoi qui devait partir le lendemain était surtout constitué de peintures françaises mais son évacuation est stoppée par le nouveau régime républicain. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique en charge des musées, demande à Reiset de poursuivre la mise en sûreté. Le 23 septembre, de nombreuses œuvres protégées dans 122 caisses sont descendues dans les sous-sols du Louvre.

Quelles toiles figurent dans le tout premier convoi, celui du 31 août 1870, accompagné par Pierre-Paul Both de Tauzia ? Dans la caisse n° 1, on trouve les œuvres du Grand salon comme *La Belle Jardinière* de Raphaël et *La femme hydrogique* de Gérard Dou. Le tableau de Raphaël est considéré par les conservateurs comme l'œuvre la plus précieuse du musée. Figurent encore dans les caisses du premier convoi *Le Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico, *La Vierge à l'Enfant avec sainte Anne* de Léonard de Vinci, *La Vierge de la Victoire* de Mantegna, *La Conception de la Vierge* de Murillo, *La Déposition de Croix* de Ribera. La caisse n° 12 protège *Le Portrait d'Alof de Wignacourt*, réalisé par Caravage (1608). On relève aussi un tableau du xvi^e siècle, de l'italien Bronzino : *Portrait d'un sculpteur*. La liste des chefs-d'œuvre conservée aux Archives nationales permet d'en mesurer l'importance, on y lit : Van Eyck *La Vierge au donateur ou La Vierge du chancelier Rolin* (15^e s), Raphaël *Saint-Michel terrassant le démon dit le Petit saint-Michel* (1503-1505), Rubens *La femme de Rubens et ses enfants* renommé *Hélène Fourment et deux de ses enfants* (1635-1636), Rembrandt *Le ménage du menuisier* appelé aussi *La sainte famille* (1640), Van Dyck *Portrait du président Richardot et de son fils* (1618-1619).

Le 1^{er} septembre, c'est l'envoi de la *Joconde*, placée dans la caisse n° 11, avec deux *Paysage* du Lorrain, la *Salomé* de Bernardo Luini et *Diogène*, premier tableau de Poussin évacué. Si la *Joconde* n'a pas

encore la célébrité d'aujourd'hui, elle fait partie des œuvres incontournables du Louvre. Ce sourire énigmatique est celui de Lisa Gherardini, épouse de Francesco del Giocondo, marchand d'étoffes florentin, dont le nom féminisé lui valut le « surnom » de Gioconda, francisé en « Joconde ». Le tableau a été peint entre 1503 et 1519 par Léonard de Vinci qui a commencé à y travailler à Florence et l'a emporté avec lui en France. À sa mort, le portrait serait entré dans la collection de François I^{er}. Sa popularité augmente au cours du 19^e siècle ; en 1851 elle est accrochée au sein du salon Carré qui accueille les chefs-d'œuvre du Louvre. En 1870, elle n'a toutefois pas encore le statut actuel de tableau le plus célèbre du monde. Cette popularité a surtout été acquise à la suite du scandale provoqué par son vol²⁷, au Louvre, en 1911, et par l'enquête engagée pour la retrouver. Lorsqu'elle réintégra le salon Carré, en janvier 1914, l'affluence fut énorme pour admirer le portrait de Mona Lisa élevé au rang de légende internationale.

Des convois spéciaux et des conservateurs.

L'évacuation des œuvres est un travail d'ampleur. Plusieurs convois sont donc organisés. Le premier est arrivé sans problème à Brest accompagné par Tauzia. Il est intéressant de noter qu'il a été vraisemblablement question que le ministre des Beaux-Arts et Nieuwerkerke se rendent, en personne, dans la cité du Ponant pour superviser l'opération. Mais dans une lettre adressée, le 1^{er} septembre 1870, à son surintendant des Beaux-Arts, le maréchal Vaillant écrit que « Le ministre de la Marine nous prie de ne pas aller à Brest : cela ferait trop d'effet²⁸. » La présence de ces personnalités conduirait à découvrir l'opération en cours et pourrait rendre évidente la défaite qui venait.

Dès lors, les 1^{er}, 2, et 3 septembre 1870, des trains spéciaux sont

27. Jean-Yves Le Naour, *Qui a volé la Joconde ?* Paris, éditions Vendémiaire, 2013.

28. Archives Nationales, 2014 4790/108, lettre du maréchal Vaillant au surintendant des Beaux-Arts, Nieuwerkerke, le 1^{er} septembre 1870.

26. *Idem*.